LE RACISME EST UN PROBLÈME DE BLANCS

RENI EDDO-LODGE

PRIX DE L'ESSAI DE L'ANNÉE AU ROYAUME-UNI

autrement

LE RACISME EST UN PROBLÈME DE BLANCS

« Quand des Blancs feuillettent un magazine, surfent sur Internet ou zappent à la télévision, il ne leur semble jamais étrange de voir des gens qui leur ressemblent en position d'autorité. Les affirmations positives de la blanchité sont tellement répandues que le Blanc moyen ne les remarque même pas.

Être blanc, c'est être humain ; être blanc, c'est universel. Je ne le sais que trop, car je ne suis pas blanche. »

Après l'élection de Barack Obama, certains ont proclamé l'avènement d'une société post-raciale. Avec une liberté de ton décapante, Reni Eddo-Lodge montre ici combien nous en sommes loin. Elle analyse les méfaits d'un racisme structurel persistant d'autant plus sournois qu'il avance masqué. Car le racisme va bien au-delà de la discrimination ou de l'injure personnelle. Il imprègne le récit historique, l'imaginaire collectif, les institutions et les entreprises.

Pourquoi les Blancs pensent-ils ne pas avoir d'identité raciale ? Pourquoi la simple idée d'un James Bond noir fait-elle scandale ? Comment une fillette noire en vient-elle à se persuader qu'en grandissant, elle deviendra blanche ? Le racisme n'est pas une question de valeur morale, mais d'exercice du pouvoir. Entretenir la légende d'une égalité universelle n'aide en rien. Au contraire. Car, pour déconstruire le racisme, il faut commencer par reconnaître l'étendue du privilège blanc.

« L'outil idéal pour comprendre les questions que sous-tend le racisme aujourd'hui. » **ELLE UK**

« À ranger sur la même étagère que La Prochaine Fois, le feu, *de James Baldwin. »* **THE TIMES**

RENI EDDO-LODGE est journaliste. Elle collabore entre autres avec le *New York Times* et le *Guardian*, et intervient régulièrement sur les réseaux sociaux, notamment sur les questions de féminisme et de racisme. Plusieurs fois primé, *Le racisme est un problème de Blancs* a déclenché une controverse nationale lors de sa parution en Angleterre.

autrement
www.autrement.com

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

Conception graphique de la couverture : Nicolas Trautmann
Portrait de Reni Eddo-Lodge en plat I et plat IV : © Mark Harrison / Camera Press / Getty Images

Le racisme
est un problème de Blancs

Reni Eddo-Lodge

Le racisme est un problème de Blancs

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Renaud Mazoyer

Éditions Autrement

Publié en langue originale
par Bloomsbury Circus sous le titre
Why I'm no longer talking to white people about race
© Reni Eddo-Lodge, 2017, 2018
© Éditions Autrement, 2018, pour la traduction française.
ISBN : 978-2-7467-5087-6

Pour T&T

Préface

Le 22 février 2014, j'ai publié un article sur mon blog. Il s'intitulait « Pourquoi je ne parlerai plus de race avec les Blancs [1] ». Le voici :

> À partir d'aujourd'hui, je n'aborderai plus la question de la race avec des Blancs. Pas tous les Blancs – juste l'écrasante majorité d'entre eux, qui refusent de reconnaître l'existence du racisme structurel et de ses symptômes. Je n'en peux plus du détachement vertigineux qu'ils affichent quand une personne de couleur raconte son vécu. Là, leurs yeux se plissent, leur regard se durcit. C'est comme si on leur versait de la mélasse dans les oreilles, qui leur boucherait le canal auditif. Comme s'ils devenaient incapables de nous entendre.
>
> Ce détachement est la conséquence logique de toute une vie vécue sans aucune conscience du fait que leur couleur de peau est la norme, et toutes les autres un écart par rapport à elle. Au mieux, on a appris aux Blancs à ne pas évoquer la « différence » des personnes de couleur, pour ne pas nous blesser.

Ils croient sincèrement que la vie qu'ils mènent grâce à leur couleur de peau peut et doit être universelle. Je ne peux tout simplement plus supporter leur air perplexe, leur attitude défensive lorsqu'ils se heurtent à cette réalité : tout le monde ne vit pas les choses comme eux. N'ayant jamais eu à s'interroger sur ce que cela signifie – en termes de pouvoir – d'être blancs, ils prennent la moindre allusion à cette réalité pour un affront. Leurs yeux se ternissent d'ennui ou s'écarquillent d'indignation. Leurs lèvres se pincent de désapprobation. Leurs bouches s'ouvrent toutes grandes pour vous interrompre, pressés qu'ils sont de vous couper la parole sans plus vous écouter, impatients de vous expliquer que vous avez tout faux.

Même quand il s'agit de comprendre le racisme structurel, les personnes de couleur doivent encore donner la priorité au ressenti des Blancs. Car s'ils vous entendent, ceux-là ne vous écoutent pas. C'est comme s'il arrivait quelque chose aux mots entre le moment où ils quittent nos lèvres et celui où ils atteignent leurs oreilles. Les mots se heurtent à une barrière de déni, qui leur bloque le passage.

Voilà ce que j'appelle leur détachement émotionnel. Et ce n'est pas très surprenant : ils n'ont jamais su ce que c'était que de réellement considérer une personne de couleur comme leur égal. De reconnaître que ses sentiments et ses réflexions sont aussi légitimes que les leurs. Dans le documentaire *The Color of Fear*[2], de Lee Mun Wah, j'ai vu des personnes de couleur éclater en sanglots en essayant de faire comprendre à un homme blanc condescendant que ses paroles ne faisaient que renforcer et perpétuer des normes racistes. Et tout du long, celui-ci les fixait,

visiblement interloqué et totalement dépassé par leur souffrance, qui se trouvait ainsi au mieux banalisée et au pire ridiculisée.

J'ai déjà écrit par le passé au sujet de ce « déni blanc », sorte de politique de la race omniprésente et d'autant plus efficace qu'elle est foncièrement invisible. Je n'ai donc plus envie de parler de race avec des Blancs, précisément à cause de ce déni, de leurs faux-semblants embarrassants et des pirouettes intellectuelles auxquelles ils ont recours quand on tente de soulever le problème. Car soyons francs : qui apprécierait qu'on lui rappelle l'existence d'un système structurel dont il bénéficie au détriment des autres ?

Je ne veux plus de ce genre de débat, où les deux interlocuteurs partent souvent de points de vue radicalement différents. Je ne peux pas discuter avec eux des détails du problème s'ils ne reconnaissent même pas l'existence du problème lui-même. Mais il y a pire : les Blancs qui se disent prêts à envisager un tel racisme, mais qui pensent que nous abordons la discussion d'égal à égal. Ce qui n'est pas le cas.

Sans compter que discuter avec des Blancs arrogants est en soi un exercice franchement périlleux pour moi. À mesure que le ton monte et se fait plus agressif, il me faut redoubler de maîtrise. Car si j'exprime la moindre frustration, irritation ou exaspération face à leur refus de comprendre, ils ressortiront leurs discours racistes prémâchés sur les Noirs en colère qui les menacent, eux et leur sécurité. C'est moi, bien sûr, qui serais tyrannique, agressive. Et bien sûr, leurs amis blancs feront bloc autour d'eux, réécriront l'histoire, transformant les mensonges en vérité. Discuter avec

eux pour se débattre avec leur racisme ? Non merci. Le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Ces conversations, durant lesquelles les gentils Blancs ont le sentiment d'être réduits au silence, témoignent d'un flagrant manque de compréhension ou d'empathie, souvent teinté d'ironie, envers ceux d'entre nous qui ont été stigmatisés comme différents toute leur vie et en subissent encore les conséquences. C'est bel et bien une autocensure à perpétuité à laquelle les personnes de couleur ont été condamnées. Mais elles n'ont pas trop le choix : soit tu dis ce que tu penses et gare aux représailles, soit tu tiens ta langue et tu avances dans la vie. Drôle d'attitude, tout de même, pour qui a toujours eu droit à la parole, de s'indigner lorsque, pour une fois, tout ce qu'on lui demande, c'est d'écouter. Cela s'explique, je suppose, par le privilège intangible dont ont toujours joui les Blancs.

Je ne veux plus m'épuiser émotionnellement à tenter de faire passer ce message, tout en marchant sur des œufs pour surtout n'accuser personne en particulier de perpétuer le racisme structurel, sous peine d'être accusée de diffamation.

Je ne parlerai donc plus de race avec des Blancs. Je n'ai pas le pouvoir de changer le cours du monde. Mais je peux fixer des limites. Je peux notamment mettre fin au droit qu'ils pensent avoir sur moi, en décidant de couper court à la conversation. La balance penche beaucoup trop en leur faveur. Souvent, leur but n'est ni d'écouter ni d'apprendre, mais d'exercer leur pouvoir, de me prouver que j'ai tort, de me « vider » émotionnellement avant de revenir au *statu quo*. Je ne parlerai donc plus de race avec des Blancs,

> sauf si c'est absolument nécessaire. S'il y a, par exemple, une intervention médiatique ou une conférence, et que mon propos peut aider untel ou untel à se sentir moins seul, alors j'y participerai. Mais je ne veux plus avoir affaire à des gens qui ne veulent pas écouter ce que j'ai à dire, qui ne cherchent qu'à s'en moquer et qui, honnêtement, ne le méritent pas.

*

Dès que j'ai publié ce post, il a littéralement pris son envol. Des années plus tard, je rencontre encore des gens, dans divers pays et situations, qui me disent l'avoir lu. En 2014, alors qu'il était massivement partagé sur le Net, je me préparais à affronter la traditionnelle flopée de commentaires racistes à laquelle je suis habituée. Mais à ma grande surprise, les réactions furent sensiblement différentes.

La réception de l'article dévoilait une nette ligne de partage raciale. J'ai reçu de nombreux messages de la part de personnes noires ou basanées. Très souvent, on me disait « merci » ou « tu as su dire ce que j'ai toujours ressenti ». D'autres m'avouaient avoir pleuré, ou encore débattaient de la meilleure manière de s'attaquer au problème, invoquant souvent l'éducation comme la meilleure solution pour pallier le manque de communication. Lire ces messages fut un véritable soulagement. Sachant personnellement comme il est difficile de mettre des mots sur ce sentiment de frustration, quand ces gens m'ont contactée pour me remercier d'avoir formulé

ce qu'eux-mêmes avaient toujours eu du mal à exprimer, j'étais tout simplement heureuse d'avoir pu leur être utile. Si, de mon côté, je me sentais moins seule, cela valait certainement pour eux aussi.

Ce à quoi je ne m'attendais pas, en revanche, c'était à recevoir tant de témoignages touchants de la part de personnes blanches : en décidant d'arrêter de parler de la question raciale avec des Blancs, me confiaient-elles, je faisais perdre gros à la société, c'était une véritable tragédie. « Crève-cœur » est sans doute le mot qui décrivait le mieux leur sentiment.

« Je suis vraiment hyper désolé qu'on t'ait poussée à cette extrémité, disait un commentaire. En tant que Blanc, ce privilège systémique dont on profite, tout en le niant, me met profondément mal à l'aise. D'autant plus que je n'en ai moi-même pris conscience qu'il y a une dizaine d'années. »

Un autre m'a carrément suppliée : « Ne cesse pas de parler aux Blancs. Ta voix est intelligible et importante, il y a des solutions. » « Oui, c'est une tâche de longue haleine de convaincre les autres, mais nous ne devons surtout pas baisser les bras », écrivait une autre personne, noire cette fois-ci. Et un dernier commentaire concluait, d'un ton dramatique : « S'il te plaît, ne laisse pas tomber les Blancs ! »

Bien que bienveillantes, ces réponses traduisaient justement le fossé communicationnel décrit dans mon post. Il y avait manifestement incompréhension sur la cible de mon message. Mon intention n'a jamais été de culpabiliser les Blancs ni de susciter

chez eux une quelconque révélation. Je ne m'étais pas rendu compte, sur le moment, que j'avais involontairement écrit là une lettre de rupture avec la blanchité. Et je m'attendais encore moins à ce que mes lecteurs blancs, via Internet, viennent me jouer la sérénade, avec boîte à rythme et bouquet de fleurs, confessant leurs erreurs et leurs failles à genoux sous ma fenêtre et m'implorant de ne pas les quitter. Tout ceci me semblait très étrange et me mettait plutôt mal à l'aise. Car, en écrivant ce post, je n'avais pas cru dire autre chose que mon ras-le-bol. Ce n'était ni un appel au secours ni une supplique réclamant des Blancs plus de compréhension ou d'empathie. Encore moins une invite à l'autoflagellation. J'avais simplement arrêté de parler de race avec les Blancs car, pour moi, le renoncement n'est pas forcément signe de faiblesse. C'est parfois juste un moyen de se protéger.

Paradoxalement, j'ai transformé cet article en un livre afin de poursuivre la conversation. Depuis que j'ai fixé mes limites, je n'ai pratiquement rien fait d'autre que parler de race : dans des festivals, à la télévision, auprès de lycéens, lors de rassemblements politiques. Et la demande ne semble pas près de tarir. Les gens veulent ce débat. Ce livre est le fruit de cinq années d'agitation, de frustration, d'explications exténuantes et de longs commentaires sur Facebook. Il traite du racisme non seulement dans sa dimension explicite, mais aussi dans ses aspects les plus sournois, les plus difficiles à définir, ceux qui vous poussent à douter de vous-même. La

Grande-Bretagne est encore profondément mal à l'aise face aux questions de race et de différence.

Depuis que j'ai écrit ce post en 2014, les choses ont beaucoup changé pour moi. Je passe désormais la majeure partie de mon temps à parler de race avec des Blancs. D'ailleurs, le monde de l'édition étant *très* blanc, il m'aurait été impossible de faire publier ce livre sans aborder ces questions avec au moins *quelques* personnes blanches. Dans le cadre de mes recherches, j'ai dû m'entretenir avec des personnes avec qui je n'aurais jamais pensé discuter un jour, notamment l'ancien leader du British National Party, Nick Griffin. Beaucoup de gens sont d'avis, je le sais, qu'on ne devrait pas donner à cet homme une tribune pour diffuser ses idées sans contradicteur. C'est pourquoi l'interview des pages 152-157 m'a autant pris la tête. Je ne suis certes pas la première à lui avoir permis de s'exprimer, mais j'espère au moins avoir traité ses propos de manière responsable.

Un mot sur le vocabulaire. Dans ce livre, l'expression « personne de couleur » est utilisée pour désigner les individus de toute race non blanche. Je la trouve bien plus pertinente que l'expression « non-Blanc », qui sous-entend un manque, une déficience. J'utilise le mot « noir » pour décrire les personnes d'origine africaine et caribéenne, y compris les métis. Comme je cite de nombreux travaux de recherche, vous trouverez aussi parfois l'expression « Noir et issu des minorités ethniques » (*black and minority ethnic*, ou BME). À vrai dire, je n'aime pas

trop ce terme, qui évoque une volonté de contrôle clinique de la diversité, mais, par souci de fidélité à ces travaux, j'ai choisi de le conserver.

J'écris – et je lis – pour m'assurer que d'autres personnes ont ressenti ce que je ressens, qu'il ne s'agit pas que de moi, que tout ceci est bien réel, authentique et vrai. Si j'ai une conscience de la race aussi aiguë, c'est uniquement parce que ma différence a toujours été expressément pointée par le monde qui m'entoure, aussi loin que je me souvienne. Quand j'analyse l'invisibilité de la blanchité ou que je m'interroge sur sa nature excluante, c'est d'un point de vue extérieur. Autant que je le sache, ce n'est pas le cas pour la plupart des Blancs, qui abordent le monde sans avoir conscience de leur propre race, jusqu'à ce que sa dominance soit remise en cause. Quand des Blancs feuillettent un magazine, surfent sur Internet, lisent un journal ou zappent à la télévision, il ne leur semble jamais rare ni étrange de voir des gens qui leur ressemblent en position de pouvoir ou d'autorité. Dans le domaine de la culture, tout particulièrement, les affirmations positives de la blanchité sont tellement répandues que le Blanc moyen ne les remarque même pas. Au lieu de cela, il les consomme tranquillement. Être blanc, c'est être humain ; être blanc, c'est universel. Je ne le sais que trop, car je ne suis pas blanche.

J'ai écrit ce livre pour décrire ce que ça fait de se voir arracher sa voix et sa confiance face à un inébranlable *statu quo*. Pour pallier le manque de

connaissances historiques et politiques nécessaires au bon ancrage d'une opposition au racisme. J'espère qu'il vous sera utile.

Je n'arrêterai jamais de parler de race. Toute voix qui s'élève contre le racisme réduit un peu sa puissance. Nous ne pouvons plus nous taire. Il nous faut élever la voix : c'est ce que tente de faire ce livre.

1

Faits historiques

Ce n'est qu'en deuxième année d'université que j'ai commencé à m'intéresser à l'histoire des Noirs en Grande-Bretagne. Je devais avoir 19 ou 20 ans et je venais de me faire une nouvelle amie. Nous suivions le même cursus et passions beaucoup de temps ensemble, davantage en raison de cette proximité de fait et d'une peur de la solitude que de réels centres d'intérêt communs. Au moment de choisir nos matières pour le semestre suivant, nous avons toutes les deux opté pour un module sur la traite négrière transatlantique. Ni elle ni moi ne savions vraiment à quoi nous attendre. Jusqu'alors, je n'avais croisé l'histoire des Noirs qu'à l'école primaire et au collège, sur des posters ou des polycopiés très américano-centrés. On nous parlait surtout de Rosa Parks, du chemin de fer clandestin d'Harriet Tubman et de Martin Luther King. Tous ces acteurs incontournables du mouvement des droits civiques aux États-Unis m'avaient certes semblé très importants, mais à mille lieues de mon

quotidien de jeune fille noire évoluant dans le nord de Londres.

Ce court module universitaire a complètement changé ma vision des choses. Il a ramené l'histoire coloniale et le passé esclavagiste de la Grande-Bretagne sur le pas de ma porte. J'y ai notamment appris qu'en seulement trois heures de train, je pouvais visiter un ancien port d'esclaves. Et c'est ce que j'ai fait : je me suis rendue à Liverpool, jadis le plus grand port négrier de Grande-Bretagne. Un million et demi d'Africains y ont transité. L'Albert Dock ne vit le jour que quarante ans après le départ du dernier navire négrier britannique, le *Kitty's Amelia*, mais de là, il m'a suffi de contempler les vagues à l'horizon pour imaginer la complicité de mon pays dans la traite négrière. Sur le quai, un sentiment de désespoir m'a envahi. Et en longeant les plus vieux bâtiments de la ville, j'ai été prise d'un malaise. Où que je pose les yeux, je voyais l'héritage de l'esclavage.

De retour à l'université, tout s'est peu à peu mis en place dans mon esprit. Je me souviens très bien, notamment, du débat, soulevé lors d'un TD pour savoir si le racisme n'était qu'une question de discrimination ou un mélange de discrimination et d'exercice du pouvoir. En m'interrogeant sur cette notion de pouvoir, j'ai pris conscience que le racisme allait bien au-delà du préjudice personnel. Il mettait certaines personnes en position de compromettre les chances de réussite d'autres individus. Dès lors, mon point de vue changea radicalement. De son côté, mon amie, au bout de quelques cours,

Table

Préface 9

1. Faits historiques 19
2. Le système 79
3. Qu'est-ce que le privilège blanc ? 111
4. Peur d'une planète noire 145
5. La question du féminisme 173
6. Race et classe 221
7. Il n'y a pas de justice, il n'y a que nous 247

Postface 261
Notes 277
Remerciements 293

NORD COMPO
multimédia

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

N° d'édition : L.69EHAN001110.N001
Dépôt légal : septembre 2018